

AU MILIEU DU MONDE

*Michel Houellebecq*  
**Lanzarote**

*r é c i t*

**Flammarion**

Extrait de la publication



Michel Houellebecq

*Lanzarote*

Flammarion

© Michel Houellebecq - Flammarion, 2010 pour la présente édition numérique

# Lanzarote

\*

récit



« Le monde est de taille moyenne. »



Le 14 décembre 1999, en milieu d'après-midi, j'ai pris conscience que mon réveillon serait probablement raté – comme d'habitude. J'ai tourné à droite dans l'avenue Félix-Faure et je suis rentré dans la première agence de voyages. La fille était occupée avec un client. C'était une brune avec une blouse ethnique, un piercing à la narine gauche; ses cheveux étaient teints au henné. Feignant la décontraction, j'ai commencé à ramasser des prospectus sur les présentoirs.

« Je peux vous aider ? » ai-je entendu au bout d'une minute.

Non, elle ne pouvait pas m'aider; personne ne pouvait m'aider. Tout ce que je voulais, c'était rentrer chez moi pour me gratter les couilles en feuilletant des catalogues d'hôtels-clubs; mais elle avait engagé le dialogue, je ne voyais pas comment m'y soustraire.

« J'aimerais partir en janvier... » fis-je avec un sourire que j'imaginai désarmant.

« Vous voulez aller au soleil ? », elle embrayait à cent à l'heure.

« Mes moyens sont limités » repris-je avec modestie.

Le dialogue du touriste et du voyageur – c'est du moins l'idée que j'ai pu m'en faire, sur la base de différentes revues professionnelles – tend normalement à outrepasser le cadre de la relation commerciale – à moins, plus secrètement, qu'il ne révèle, à l'occasion d'une transaction sur ce matériau porteur de rêves qu'est le « voyage », le véritable enjeu – mystérieux, profondément humain et presque mystique – de toute relation commerciale. Placez-vous un instant dans la position du *touriste*. De quoi s'agit-il? Vous devez vous mettre à l'écoute des propositions que peut vous faire le (ou le plus souvent *la*) professionnelle assise en face de vous. Elle a – c'est sa fonction – des connaissances étendues sur les possibilités ludiques et culturelles des stations de divertissement offertes à son catalogue;

elle se fait une idée au moins approximative de la clientèle type, des sports pratiqués, des possibilités de rencontres; c'est en grande partie d'elle que dépend votre bonheur – ou, du moins, les conditions de possibilité de votre bonheur – pendant ces quelques semaines. De son côté, il s'agit – loin de l'application stéréotypée d'une formule de vacances « standard », et quelle que soit la brièveté de la rencontre – de cerner au mieux vos attentes, vos désirs, voire vos espérances secrètes.

« On a la Tunisie. C'est une destination classique, très abordable en janvier... » commença-t-elle, plutôt pour se *mettre en bouche*. « Le Sud marocain, aussi. C'est très beau hors saison. » Pourquoi *hors saison*? Le Sud marocain c'est très beau toute l'année. Je connaissais très bien le Sud marocain, et probablement mieux que cette conne. C'était peut-être très beau, mais ce n'était *pas mon genre*, voilà ce qu'il fallait lui faire rentrer dans la tête.

« Je n'aime pas les pays arabes, coupai-je. Enfin... » En y réfléchissant, je me souvenais d'une Libanaise rencontrée dans une boîte à partouzes: ultra-chaude, bonne chatte, bien douce, avec de gros seins en plus. Par ailleurs, un collègue de travail m'avait parlé de l'hôtel *Nouvelles Frontières* d'Hammamet, où des groupes d'Algériennes venaient s'éclater entre femmes, sans la surveillance d'aucun homme; il en gardait un excellent souvenir. Finalement les pays arabes ça pouvait valoir le coup, dès qu'on arrivait à les sortir de leur religion merdique.

« Ce qui me déplaît c'est pas les pays arabes, c'est les pays *musulmans*, repris-je. Vous n'auriez pas un pays arabe non musulman? » Ça faisait un peu colle pour « Questions pour un champion ». Un pays arabe, non musulman... quarante secondes. Elle avait la bouche légèrement entrouverte.

« On a aussi le Sénégal... » reprit-elle pour briser le silence. Le Sénégal, pourquoi pas? J'avais entendu dire que le prestige des Blancs était encore très grand en Afrique de l'Ouest. Il suffisait de se pointer en discothèque pour ramener une nana dans son bungalow; même pas une pute, en plus, elles faisaient ça pour

le plaisir. Évidemment elles appréciaient les cadeaux, les petits bijoux en or ; mais quelle femme n'apprécie pas les cadeaux ? Je ne voyais pas pourquoi je pensais à tout ça ; de toute façon, je n'avais pas envie de baiser.

« Je n'ai pas envie de baiser », dis-je. La fille leva les yeux avec surprise ; effectivement, j'avais sauté plusieurs étapes dans mon raisonnement. Elle recommença à fouiller dans son dossier. « Le Sénégal, ça démarre tout de même à six mille francs... » conclut-elle. Je secouai la tête avec tristesse. Elle se leva pour aller consulter un autre dossier ; ce ne sont pas des brutes, ces filles, elles sont sensibles aux arguments économiques. Dehors, sur le trottoir, des passants avançaient dans la neige – qui se transformait peu à peu en boue.

Elle revint s'asseoir en face de moi et d'un ton direct, très changé, me demanda : « Vous avez pensé aux Canaries ? ». Devant mon silence elle abattit, avec un sourire de professionnelle : « Les gens pensent rarement aux Canaries... C'est un archipel au large des côtes africaines, baigné par le Gulf Stream ; le temps est doux toute l'année. J'ai vu des clients qui s'étaient baignés en janvier. » Elle me laissa le temps de digérer l'information avant de poursuivre : « On a une promotion pour le *Bougainville Playa*. Trois mille deux cent quatre-vingt-dix francs la semaine tout compris, départs de Paris les 9, 16 et 23 janvier. Hôtel quatre étoiles sup., normes du pays. Chambres avec salle de bains complète, sèche-cheveux, air conditionné, téléphone, TV, minibar, coffre-fort individuel payant, balcon vue piscine (ou vue mer avec supplément). Piscine de 1 000 m<sup>2</sup> avec jacuzzi, sauna, hammam, espace de remise en forme. Trois courts de tennis, deux terrains de squash, minigolf, ping-pong. Spectacles de danses typiques, excursions au départ de l'hôtel (programme disponible sur place). Assurance assistance/annulation incluse.

— C'est où ? ne pus-je m'empêcher de demander.

— Lanzarote. »



Mon réveillon 1999 s'est mal passé; j'ai essayé de me connecter à Internet, mais j'ai échoué. Je venais de déménager; je pense qu'il aurait fallu réinstaller la carte modem, quelque chose de ce genre. Les manipulations infructueuses m'ont rapidement ennuyé, je me suis endormi vers onze heures. Un réveillon moderne.

J'avais choisi le départ du 9 janvier. Au relais H d'Orly, qui venait d'être rebaptisé le *Relay*, j'ai acheté plusieurs journaux. *Passion Glisse* proposait à peu près son sommaire habituel. *Paris-Match* consacrait plusieurs pages à un livre de Bernard-Henri Lévy sur Jean-Paul Sartre. *Le Nouvel Observateur* s'intéressait à la sexualité des adolescents et au centenaire de Prévert. Quant à *Libération*, il revenait une fois de plus sur la Shoah, le devoir de mémoire, la douloureuse exhumation du passé nazi de la Suède. Je me suis dit que ce n'était vraiment pas la peine d'avoir changé de siècle. On n'avait pas changé de siècle, d'ailleurs; c'est du moins ce que soulignait un linguiste dans le *Ça se discute* que j'avais regardé la veille; le véritable changement de siècle (et, accessoirement, de millénaire) ne se produirait qu'au début 2001. Du point de vue de la littérrarité des termes, il avait sans doute raison; mais il est clair qu'il faisait surtout ça pour emmerder Delarue. Usage ou pas 2000 commençait par 2, et ça tout le monde pouvait bien le voir.

Le survol de la France et de l'Espagne s'est bien passé; j'ai dormi presque tout le temps. Quand je me suis réveillé l'avion survolait les côtes du Portugal, révélant une géomorphologie sèche; il obliqua ensuite vers l'océan. J'ai tenté, une nouvelle fois, de m'intéresser au contenu de mes magazines. Le soleil se couchait sur l'Atlantique; j'ai repensé à l'émission de la veille. Une actrice du X présente sur le plateau envisageait le changement de millénaire avec calme: pour elle les hommes reste-

raient les hommes, et voilà tout. L'historien, par contre, accordait une certaine pertinence au concept de siècle, tout en le prenant dans un sens métaphorique ; ainsi, selon lui, le XIX<sup>e</sup> siècle ne s'était véritablement achevé qu'en 1914. Un généticien de gauche explosa : il était inconcevable et indécent qu'en l'an 2000 tant d'êtres humains sur la planète meurent encore de faim. Un académicien de droite ironisa : comme tout un chacun, il déploirait guerres et famines ; cela dit, il lui paraissait bien vain de vouloir modifier le sort de l'humanité tant qu'on n'aurait pas modifié la nature humaine ; il était ainsi implicitement en accord avec l'actrice du X, avec laquelle une complicité sembla se nouer tout au long de l'émission. Mais, peu informé des progrès récents de la biologie moléculaire, il ne se rendait nullement compte qu'une telle modification (qu'il n'appelait de ses vœux qu'avec la certitude de son impossibilité) était désormais réalisable, et dans des délais assez brefs. Le généticien de gauche, pour sa part, était évidemment au courant ; mais, partisan fanatique de l'action politique et de la démocratie, il repoussait cette idée avec horreur. En résumé, une fois de plus, ce débat ne réunissait que des cons. Je me suis rendormi jusqu'à l'atterrissage. Parti comme ça, me disais-je, le XX<sup>e</sup> siècle, on n'est pas près d'en voir la fin.

Le transfert à l'hôtel était bien organisé, il faut le reconnaître. Voilà ce qui resterait du XX<sup>e</sup> siècle : les sciences, les techniques. Un minibus Toyota, c'était quand même autre chose qu'une diligence.

Si elle peut difficilement rivaliser avec Corfou et Ibiza dans le segment des vacances *crazy techno afternoons*, Lanzarote peut encore moins, pour des raisons évidentes, se prêter au *tourisme vert*. Une dernière carte aurait pu s'offrir à l'île, celle du *tourisme culturel* – dont sont friands de nombreux enseignants à la retraite, et autres seniors milieu de gamme. Sur une île espagnole on pourrait, à défaut de boîtes de nuit, s'attendre à rencontrer quelques vestiges (couvents baroques, forteresses médiévales, etc.). Malheureusement, l'ensemble de ces belles choses a été détruit entre 1730 et 1732 par une succession de tremblements de terre et d'éruptions volcaniques d'une violence inouïe. Donc, pour le *tourisme culturel*, tinton.

Compte tenu de la faiblesse de ses atouts, il n'est guère surprenant de voir Lanzarote fréquentée par une population équivoque de retraités anglo-saxons, flanqués de fantomatiques touristes norvégiens (dont l'unique raison d'être semble d'accréditer cette légende selon laquelle *on aurait vu des gens se baigner en janvier*). De quoi, en effet, les Norvégiens ne sont-ils pas capables? Les Norvégiens sont translucides; exposés au soleil, ils meurent presque aussitôt. Après avoir inventé le tourisme à Lanzarote dès le début des années 1950 ils ont déserté l'île, située à l'extrême Sud de leur désir – comme l'aurait dit André Breton dans un de ses bons jours. Les habitants en conservent un souvenir ému, ainsi qu'en témoignent certains menus aux lettres presque effacées par le temps, rédigés en langue norvégienne, placardés à l'entrée de restaurants le plus souvent déserts. Dans la suite de ce texte, on pourra s'abstenir de mentionner les Norvégiens.

Il n'en va pas de même des Anglais, ni du problème général posé par les vacances des Anglais. Ce problème ne se pose nullement pour les Allemands (ils vont partout où il y a du soleil), encore moins pour les Italiens (ils vont partout où il y a de belles

fesses); quant aux Français, n'en parlons pas<sup>1</sup>. Seuls parmi les Européens de revenu moyen ou élevé, les Anglais semblent étrangement absents des lieux de vacances usuels. Une recherche serrée, systématique, appuyée par des moyens importants, permet cependant d'observer leur comportement d'estivage. Regroupés en colonies compactes, ils se dirigent vers des îles peu vraisemblables, absentes des brochures de voyage continentales – telles que Malte, Madère, ou, justement, Lanzarote. Sur place, ils reconstituent les principaux éléments de leur mode de vie. Interrogés sur les motifs de leur choix, ils fournissent des réponses évasives, à la limite de la tautologie: « Je viens ici parce que je suis déjà venu l'an dernier ». On le voit, l'Anglais n'est pas animé d'un vif appétit de découverte. De fait, on constate sur place qu'il ne s'intéresse ni à l'architecture, ni aux paysages, ni à quoi que ce soit. On le retrouve en début de soirée, après un bref séjour de plage, attablé autour d'apéritifs bizarres. La présence d'Anglais dans un lieu de vacances ne donne donc aucune indication sur l'intérêt du lieu, sa beauté, son éventuel potentiel touristique. L'Anglais se rend dans un lieu de vacances uniquement parce qu'il est certain d'y rencontrer d'autres Anglais. Il se situe en cela à l'exact opposé du Français, être vain, si épris de lui-même que la rencontre d'un compatriote à l'étranger lui est proprement insupportable. Dans ce sens, Lanzarote est une destination qu'on peut recommander aux Français. On peut même spécialement la recommander aux *poètes hermétiques français*, qui auront tout loisir d'y produire des pièces du style:

*Ombre,  
Ombre de l'ombre,  
Traces sur un rocher.*

---

1. Rappelons tout de même que c'est en France qu'est né le *Guide du Routard* (hélas aujourd'hui disponible en édition espagnole), qui, à force de prises de position « sympa » (écologistes, humanitaires), de coups de cœur, d'appels au voyage « intelligent » et à la rencontre de l'autre (comprendre avant de juger), de recherche quasi frénétique d'une « authenticité » en voie de disparition évidente, a réussi à établir de nouvelles normes dans le domaine de la stupidité internationale. Lanzarote, rassurons le lecteur, n'est pas mentionnée dans le *Guide du Routard*.

Ou bien, plus Guillevic :

*Caillou,  
Petit caillou,  
Tu respires.*

Ayant réglé le cas du poète hermétique français, je peux maintenant m'intéresser au *touriste français ordinaire*. Privé de son *Guide du Routard* habituel, le touriste français ordinaire risque, il faut le reconnaître, d'éprouver rapidement à Lanzarote tous les signes d'un solide ennui. Ce ne serait nullement un handicap pour l'Anglais; mais le Français, être vain, est également impatient et frivole. Inventeur du tristement célèbre *Guide du Routard*, il a également, en des âges plus heureux, mis au point le fameux *Guide Michelin*, qui, avec son ingénieux système d'étoiles, a pour la première fois créé les conditions d'un quadrillage systématique de la planète sur la base de son potentiel d'agrément.

Or les attractions touristiques de Lanzarote sont peu nombreuses; elles sont au nombre de deux. La première, un peu au nord de Guatiza, est constituée par le «Jardin de Cactus». Différents spécimens, choisis pour leur morphologie répugnante, sont disposés le long d'allées pavées de pierre volcanique. Gras et piquants, les cactus symbolisent parfaitement l'abjection de la vie végétale – pour ne pas dire plus. Le «Jardin de Cactus», quoi qu'il en soit, est peu étendu; la question de la visite, pour ce qui me concerne, aurait pu être réglée en moins d'une demi-heure; mais j'avais choisi l'excursion de groupe, et il fallut attendre un moustachu belge. J'avais croisé l'homme alors que, dans une immobilité parfaite, il fixait un gros cactus violacé, en forme de bite, artistement planté à côté de deux cactus périphériques, plus petits, qui devaient représenter les couilles. Sa concentration m'avait impressionné: on avait certes affaire à un phénomène curieux, mais enfin ce n'était pas le seul. D'autres spécimens évoquaient un flocon de neige, un homme endormi, une aiguière. Parfaitement adaptées à un milieu natu-

rel désespérant, les cactus mènent ensuite, si l'on ose dire, une existence morphologique sans contraintes. Poussant à peu près seuls, ils ne sont nullement tenus de s'adapter aux exigences de telle ou telle formation végétale. Les prédateurs animaux, de toute façon peu nombreux, sont d'emblée découragés par l'abondance de leurs piquants. Cette absence de pression sélective leur permet de développer sans complexe une grande variété de formes burlesques, propres à faire l'amusement des touristes. L'imitation des organes sexuels mâles, en particulier, produit toujours son petit effet chez les touristes italiennes; mais chez ce moustachu, d'apparence belge, les choses étaient allées un peu plus loin; j'avais pu reconnaître en l'homme tous les signes d'une réelle *fascination*.

La seconde attraction touristique de Lanzarote est plus étendue; elle constitue le clou du voyage. Il s'agit du *Parque Nacional* de Timanfaya, situé à l'épicentre des éruptions volcaniques. Les mots de « parc national » ne doivent pas faire illusion: sur les douze kilomètres carrés de la réserve on est à peu près sûr de ne rencontrer aucun animal vivant, hormis quelques chameaux orientés vers l'exploitation touristique. Dans le minibus affrété par l'hôtel, je me retrouvai à côté du moustachu. Au bout de quelques kilomètres, nous nous engageâmes sur une route parfaitement droite tracée au milieu d'un chaos pierreux. Le premier arrêt-photos était prévu juste avant l'entrée du parc. Sur à peu près un kilomètre devant nous s'étendait une plaine de rochers noirs aux découpes tranchantes; il n'y avait pas une plante, pas un insecte. Immédiatement après les volcans barraient l'horizon de leurs pentes rouges, par endroits presque mauves. Le paysage n'avait pas été adouci, modelé par l'érosion; il était d'une brutalité totale. Le silence retomba sur le groupe. À mes côtés le Belge, immobile dans son sweat-shirt « University of California » et son bermuda blanc, semblait agité par une émotion confuse. « Je crois... » dit-il d'une voix indistincte; puis il se tut. Je lui jetai un regard oblique. Soudainement embarrassé il s'accroupit, sortit son appareil photo d'une sacoche et

entreprit de dévisser le zoom pour le remplacer par un objectif fixe.

Je remontai dans le minibus ; lorsqu'il remonta à son tour, je lui proposai de prendre la place à côté de la fenêtre ; il accepta avec empressement. Deux Allemandes en salopette s'étaient aventurées sur la surface rocheuse ; elles progressaient avec difficulté, malgré leurs épaisses Pataugas. Le chauffeur klaxonna à plusieurs reprises ; elles rejoignirent le véhicule en se dandinant lentement, comme deux gros elfes.

Le reste de l'excursion se déroula suivant le même schéma. La route était exactement tracée, au centimètre près, entre des murailles de rocher tranchantes ; tous les kilomètres une esplanade avait été dégagée au bulldozer, signalée à l'avance par une pancarte représentant une chambre photographique à soufflet. Nous nous arrêtons, alors ; les excursionnistes, répartis sur les quelques mètres carrés de bitume, faisaient fonctionner leurs appareils. Sensibles au ridicule qui émanait, à leurs yeux, de leur présence commune sur un espace restreint, ils tentaient de se singulariser par le choix des cadrages. Une complicité s'établissait peu à peu au sein du groupe. Bien que n'ayant pas emporté d'appareil, je me sentais entièrement solidaire du Belge. Il aurait pu me demander de l'aider à changer d'objectif, ou à classer ses filtres, je l'aurais fait. Voilà où j'en étais, par rapport au Belge. Pourtant, sur le plan sexuel, je me sentais plus attiré par les Allemandes. Il s'agissait de deux fortes créatures, aux seins lourds. Probablement des gouines ; mais j'aime beaucoup, pour ma part, voir deux femmes se branler et s'entrelécher la chatte ; n'ayant pas d'amies lesbiennes, je suis en général privé de cette joie.

Le point culminant de l'après-midi – tant sur le plan topographique que sur le plan émotionnel – était constitué par un arrêt au Mirador de Timanfaya. Afin de profiter correctement des possibilités de la structure, il avait été prévu un temps libre d'une durée de deux heures. Tout commençait par une animation brève, présentée par un employé du site, conçue pour mettre en avant le caractère volcanique de l'environnement. Par

une fissure s'ouvrant dans la terre, on introduisait des côtelettes; elles ressortaient grillées. Il y eut des cris et des applaudissements. J'appris que les Allemandes se prénommaient Pam et Barbara, le Belge Rudi.

Différentes possibilités s'offraient ensuite. On pouvait faire l'acquisition de souvenirs, ou se rendre au restaurant pour y déguster une cuisine internationale. Les plus sportifs pouvaient opter pour une promenade à dos de chameau. Je me retournai et aperçus Rudi près du troupeau, composé d'une vingtaine de bêtes. Inconscient du danger, les mains croisées derrière le dos comme un enfant curieux, il s'approchait des monstres qui tendaient vers lui leurs cous longs et flexibles, serpentins, terminés par de petites têtes cruelles. Je marchai rapidement à son secours. De tous les animaux de la création, le chameau est sans conteste un des plus agressifs et des plus hargneux. Il est peu de mammifères supérieurs – à l'exception de certains singes – qui donnent une impression de méchanceté aussi frappante. Fréquemment, au Maroc, les touristes tentant de caresser le museau de l'animal se font arracher plusieurs doigts. « J'avais dit à la dame faire attention... se lamente alors hypocritement le chamelier. Chameau pas gentil... »; il n'empêche que les doigts sont bel et bien *dévorés*.

« Il faut faire attention, avec les chameaux ! lançai-je avec enjouement. D'ailleurs, ce sont des dromadaires.

— Le Robert donne *chameau* à une bosse ou *chameau d'Arabie* » remarqua-t-il d'un ton pensif, sans bouger pour autant.

Revenu à ce moment, le gardien donna un violent coup de bâton sur la tête de l'animal le plus proche, qui recula avec un éternuement de rage.

« *Camel trip, mister ?*

— Non, non, je voulais juste regarder », répondit mystérieusement Rudi.

Les deux Allemandes s'approchaient à leur tour, souriantes d'excitation. J'avais assez envie de les voir grimper sur les chameaux, mais le prochain départ n'était que dans un quart

tout à fait ; mais il ne regrettait rien. Il avait confiance dans la justice de son pays. Il n'éprouvait aucun remords. « Je n'ai jamais fait que du bien autour de moi... » disait-il.

Le procès traînait en longueur, surtout en raison du grand nombre de plaignants et de parties civiles. Cette année-là, je m'inscrivis pour un circuit Nouvelles Frontières en Indonésie. Je quittai Paris pour Denpasar le 27 janvier. Je n'étais pas là au moment du verdict.

N.01ELJN000218.N001